

## QUESTIONS ET RÉPONSES

De LAMIREAU (Deux-Sèvres) :

*Le Plan de travail ne doit-il s'appliquer qu'aux heures de « bouche-trou » ? Sinon, n'y a-t-il pas contradiction entre un plan même souple et la création libre de l'enfant ? Ces plans ne sont-ils pas des concessions à l'ancienne scolastique ? A mon avis, cette question est intimement liée à celle des examens. Le jour où ceux-ci seront remplacés par des brevets, par exemple, quel besoin aurons-nous de plans préconçus ?*

*Même en les réalisant avec les enfants, il existe une espèce de contrainte. Je n'aime pas le travail forcé. Notre enseignement doit viser au libre épanouissement de l'individu.*

L'éducation de l'enfant ne se fait pas seulement par expression libre. L'expression libre est le but ultime de tous les tâtonnements par lesquels l'enfant augmente ses possibilités vitales dans le domaine complexe de la vie. Mais pour y parvenir, il faut qu'il se saisisse progressivement des outils de cette permanente conquête : outils du langage, outil de l'écriture, de la notation et du calcul, outil du dessin, outil de la connaissance. Là, il ne s'agit pas tant d'inventer que de prendre dans le milieu ambiant le maximum de ce qui peut servir à la formation.

C'est pour cette partie de la conquête que le plan de travail demeure précieux. L'expression libre fait briller le soleil. Mais il faut ensuite profiter du soleil pour travailler.

Ce serait une erreur de croire que l'enfant aime par dessus tout l'occasionnel, l'imprévu, l'accidentel. Il est beaucoup plus attaché qu'on ne croit à l'ordre, au rythme de travail, à l'activité profonde qu'on prend et reprend jusqu'à la dominer. Il éprouve une sorte de permanente satisfaction à savoir qu'il a telle tâche à faire dans la semaine, et il est fier d'avoir terminé son plan. L'essentiel est que ce plan soit *vraiment au service de la personnalité, et non imposé au dehors contre cette personnalité.*

Les plans de travail ne sont donc pas faits pour répondre aux exigences des examens, mais aux exigences de la construction vitale. Ils ne sont pas des bouches-trous mais ils tiennent la plus grande place, surtout à partir du Cours Moyen.

Ils apportent, certes, une contrainte. Mais c'est une contrainte voulue et liée d'ailleurs aux nécessités sociales. Cette contrainte, l'individu vivant sait l'accepter jusqu'à l'héroïsme et ce serait priver l'éducation d'un de ses ressorts les plus exhaustifs que de la supprimer.

Voyez l'enfant qui apprend à monter à bicyclette.

Cette notion de plan de travail aura besoin

encore d'être décortiquée et précisée. Nous voudrions nous y appliquer dans une prochaine B.E.N.P.

\*\*

Du même :

Conférences-questions :

*Il est indispensable que chaque enfant réalise des conférences. Ce ne doit pas être le privilège de quelques lumières. Habituer l'enfant à ne rien accepter sans discuter et sans comprendre.*

*Nous touchons là le fond même de l'éducation.*

*Devons-nous préparer l'enfant à devenir un homme dans un régime étatique ou dans un régime libertaire, tout est là !*

*J'insiste sur ce sujet. Notre enseignement est lié à la vie, mais nous devons œuvrer pour la réalisation d'une certaine forme de vie.*

Certes, il faut que tous les enfants fassent des conférences. Notre fichier et nos B.T. permettent à tous d'y réussir, la conférence pouvant se résoudre à une recherche et à une classification de documents, avec un minimum de paroles et de textes.

Je ne suis pas d'accord avec les éducateurs qui prétendent préparer les enfants pour un régime donné. Et donné par qui ? Par nous qui ne pouvons savoir exactement les conditions sociales dans lesquelles vivra demain notre enfant.

Quel est l'idéal humain ? Acquérir le maximum de puissance pour se développer le plus possible, monter le plus haut possible, vivre le plus intensément possible. Il suffit, pour cela, que nous laissions intacts en l'enfant les possibilités vitales de développement et que nous donnions à l'individu les multiples outils de son ascension : santé, justesse du comportement individuel et social, intelligence, connaissances et techniques. Si nous les lançons bien dans la vie, ils s'en arrangeront au mieux. Là doit se borner notre ambition.

Si nous avons donné à nos enfants de telles possibilités, ils n'accepteront pas un pouvoir étatisé qui générerait l'évolution de leur vie. Mais ils comprendront aussi l'utopie d'un régime libertaire où l'individu négligerait les devoirs sociaux dont nous lui aurons fait sentir la primauté.

Mais ne dressons pas ainsi des systèmes éducatifs pour d'utopiques systèmes sociaux. Equipons nos enfants au mieux. La vie fera le reste.

\*\*

De FROMAGEAT (Haut-Rhin) :

*Je pratique vos techniques depuis plus d'un an et ne cesse d'en admirer l'efficacité profonde. Ayant trois élèves à la classe de fin d'études et soucieux de leur laisser tenter leur chance au certificat d'études, j'ai commencé, il y a trois semaines, à leur faire faire une dictée d'entraînement par semaine. Je me suis aperçu avec une certaine surprise que ces élèves, capables de réécrire un texte libre sans faute ou presque, d'écri-*

re des lettres avec une sûreté orthographique qui m'a étonné souvent, faisaient des dictées constellées de fautes ! Non pas des fautes d'orthographe d'usage : ils en font et c'est excusable, surtout en Alsace où le vocabulaire est quelque peu restreint. Mais, je le répète, ces fautes ne sont pas, de loin, les plus nombreuses. Ce sont les fautes de grammaire, d'accord qui pullulent ! Ignorance de la grammaire ? Certes, non, puisqu'il suffit que la faute soit soulignée pour que l'intéressé rectifie immédiatement. Je n'ose parler d'inattention puisque nos méthodes visent avec bonheur au développement de celle-ci. Et pourtant, l'orthographe grammaticale relève de l'attention.

Je me suis dit : « Mes élèves ne fréquentent l'école française que depuis 1945. Ils n'ont pas eu le temps d'approfondir comme leurs petits camarades de l'intérieur. Cela, certes, y contribue. Mais Coqblin, qui est venu faire une conférence à Mulhouse au mois de février, m'a signalé la même carence dans son école et son département.

J'ai beau chercher une explication, je ne trouve que celle-ci : la dictée étant un exercice contre nature (quand, dans la vie, en dehors des examens, a-t-on l'occasion de faire une dictée), il est assez normal que nos enfants habitués à la vie y trébuchent plus que leurs camarades des classes traditionnelles habitués au dressage. Je ne vois donc pas l'utilité de multiplier les dictées dans ma classe (en dehors de la classe de F.E., soumise de par l'examen à un certain dressage, en attendant la réforme de cet examen) malgré les conseils d'un inspecteur qui n'avait pas encore pénétré l'esprit de notre méthode.

Toutefois, il apparaît clairement à mon avis que le C.E.P. serait à réformer au point de vue de l'orthographe. Pourquoi ne pas juger l'orthographe du candidat sur sa rédaction ? Cela ne serait-il pas plus logique et plus convaincant ? Et cela supprimerait une épreuve souvent « chinoise » si on relit, dans une collection de journaux pédagogiques, les dictées données dans certains centres.

J'ai l'impression que nous nous ferons encore critiquer souvent dans nos classes à cause de l'orthographe. Mon inspecteur lisait dernièrement le « Journal Mural » dans ma classe. Vous devez savoir mieux que moi ce qu'est ce journal mural où l'enfant écrit l'idée qui a jailli dans son cerveau avec un souci primordial de traduire clairement ce qu'il veut dire et un souci tout à fait secondaire de l'orthographe. Il n'y a guère que les C.M.<sup>2</sup> et C.F.E.P. qui s'embarassent de ce dernier point. Ce journal mural donc, avec ses fautes d'orthographe, faisait sursauter cet inspecteur et j'ai bien essayé de lui expliquer ce que j'écris plus haut. Rien n'y fit. J'ai essayé également de lui expliquer la valeur de l'imprimerie qui fait de la dictée une opération manuelle, opération qui porte les fruits les plus heureux

si elle est poursuivie pendant toute la scolarité. Et c'est là que je manque de données pour juger puisque je ne pratique vos techniques que depuis un an. Je suis persuadé — malheureusement beaucoup d'instituteurs — et mon inspecteur (cela n'a d'ailleurs pas d'importance) ne le sont pas — que ce travail inconscient et subconscient qui se fait dans l'esprit de l'enfant est le plus important. Que la méthode traditionnelle est misérable dans sa superficialité quand on lui compare la profondeur des résultats de nos techniques ! Education pour la Vie et par la Vie !... Et non pas éducation (ou instruction, c'est plus juste) pour l'École et un Examen.

La question est d'importance et je ne prétends pas y apporter, par cette courte note, une mise au point définitive.

Pour le développement d'une méthode naturelle de lecture et d'écriture, il faudrait considérer le sens et la valeur originels de l'orthographe et de la grammaire. Si on reparle, ces temps-ci, assez sérieusement de la réforme de l'orthographe, c'est que l'on considère que celle-ci est irrationnelle, inutile et dangereuse. Si donc l'enfant éduqué normalement s'obstine à écrire des mots et à concevoir des accords d'une façon logique, c'est lui qui a raison. La société et la tradition nous demandent de lui enseigner l'illogisme et l'erreur.

Voilà, je crois, la vraie position du problème. S'il n'y était pas contraint par l'école, l'enfant écrirait d'une façon rationnelle. C'est ce que nous constatons dans les textes libres rapidement jetés sur le papier au moment de l'émotion créatrice ou dans les annotations du journal mural.

Dans l'école traditionnelle, on supprime tout simplement cette phase de tâtonnement comme la maman qui prétendrait supprimer dans l'acquisition du langage de l'enfant la phase du gazouillis et du langage si délicieusement personnel.

L'enfant éduqué selon nos principes apprendra-t-il moins bien l'orthographe que celui qui est soumis dès le début aux techniques traditionnelles. Je ne crois pas que les conclusions de Fromageat soient, ici, parfaitement justes. J'ai constaté, au contraire — et je ne crois pas être le seul à pouvoir en témoigner — que les élèves formés selon nos techniques supportaient très avantageusement la comparaison avec les élèves soumis aux pratiques traditionnelles ; qu'ils sont en bonne place au C.E.P. et que les acquisitions ainsi faites sont plus indélébiles. L'observation de notre camarade et les critiques des inspecteurs viennent de ce que les élèves traditionnels sont effectivement dressés à considérer beaucoup plus la forme des mots et des phrases, alors que les nôtres voient le fonds, la pensée et l'action. A première vue, et un jour d'inspection, la superficialité peut faire impression. Nous dirons un autre jour ce que nous en pensons.

De notre ami GAUTHIER (Loiret) :

Les archives Imprimerie à l'École doivent être imposantes. Ne conviendrait-il pas d'en faire don à l'État (j'entends celles ayant, par exemple, plus de deux ou trois ans de date), afin qu'elles soient déposées, par exemple, au Musée pédagogique (fonds C.E.L.) et ainsi mises à la disposition de tout chercheur. C'est, en effet, un trésor qui ne nous appartient plus à nous seuls, mais bien à TOUS ceux qui s'intéressent à l'enseignement. Et même à d'autres : je songe aux folkloristes, par exemple, à propos de Van Genep qui vient de m'écrire.

Nous comprenons bien la pensée généreuse de notre ami Gauthier. Mais nous voudrions, au préalable, tirer nous-mêmes de ces archives la substantifique moëlle. Après publication de la brochure qui va paraître sur l'expérience tâtonnée, nous mettrons en train des enquêtes psychologiques sérieuses pour lesquelles nous aurons à fouiller ces documents. Nous les déposerons bien volontiers ensuite dans quelques archives.

\*\*

Notre ami VÉREL, inspecteur primaire à Strasbourg, lance dans sa circonscription un concours de textes libres sur le sujet : Votre ville ou votre village :

Parlez-en en choisissant le moment (du jour, de l'année), les aspects (rues, maisons typiques, artisans ou fermes, ruisseaux, bois ou champs, etc...) qui vous plaisent ou bien les souvenirs qui s'y rattachent pour vous.

Ce sujet, volontairement vaste et vague, est choisi tel afin de laisser aux élèves la plus grande liberté de choix, d'interprétation et d'expression ; on peut aussi bien concevoir un travail d'ensemble que dix ou vingt travaux se rapportant à ce sujet. La présentation et la décoration sont au gré des participants.

L'idée part d'un bon mouvement, mais je crois qu'on fera fausse route tant qu'on s'obstinera à donner un thème. C'est comme si le prix Goncourt imposait un thème pour les romans qui lui sont soumis. Il éliminerait, de ce fait, justement les plus originaux. Nul ne travaille volontiers sur un thème qu'il n'a pas librement choisi.

Pourquoi ne pas laisser les enfants totalement libres pour un tel concours, donnant ainsi le champ largement ouvert à toutes les variétés d'inspiration. Le résultat en serait certainement meilleur.

La scolastique nous a tellement marqué qu'il nous est toujours difficile de nous en libérer. Et pourtant, elle est la grande rabatteuse de vie et de joie.

\*\*

Extrait de la lettre de Mme DELAGE, institutrice à la Prévoterie de Brie (Charente) :

... J'ai remarqué que mes jeunes élèves (même

ceux qui commencent à lire, et de bons petits élèves) depuis qu'ils impriment — depuis décembre — ont, beaucoup plus qu'autrefois, tendance à confondre b, v, d, q, à m'écrire que leur cahier, par exemple : qaqa pour papá, ou bébé pour déd. Nous correspondons avec la petite classe de Bucy-les-Pierrepont et nos petits correspondants qui apprennent, eux aussi, à lire et à écrire, sans doute, avec l'imprimerie, font pareil, sinon pire pour certains ; leurs lettres sont des lettres d'imprimerie retournées. Quel remède peut-il y avoir à cela ?

Cette inversion est certainement un léger inconvénient passager de l'emploi de l'imprimerie. Nous avons bien pensé à reproduire du côté opposé au caractère d'imprimerie, le même caractère droit. Mais cette réalisation soulève des impossibilités techniques que nous ne pouvons dominer pour l'instant.

Quel remède ? Continuer la vie de la classe, la lecture du texte imprimé et l'exploitation de ses possibilités. L'enfant se corrigera tout seul, sans leçon spéciale, par nécessité vitale.

En sommes-nous sûrs ?

Certainement, puisque nous avons l'expérience jamais en défaut du bébé qui marche longtemps à quatre pattes et qui pourtant se relève toujours, sans interdiction ni leçon spéciale. Mais il faut à la montée naturelle de ces petits élèves le stimulant de la vie : imprimerie, expression libre, dessin, échanges qui suscitent le désir d'écrire. La persistance anormale de l'erreur signalée ne peut être qu'une insuffisance vitale trop dominée encore par la scolastique.

\*\*

De GROS (Gard) :

C'est avec une sorte d'inquiétude et de déception que je viens de lire votre article de L'Éducateur n° 12 : « Les coopérateurs d'élite ».

Je ne veux pas y répondre à titre purement personnel car, pour ce qui est des paiements, je crois avoir agi de mon mieux dès mes premiers achats à la C.E.L., payant toujours d'avance quand je connaissais les prix.

J'ai compris dès le premier jour que la C.E.L. était le résultat d'une lutte tenacement menée au service de l'école du peuple.

Mais là où je suis inquiet, c'est :

1° Au sujet de ces « coopérateurs d'élite » qui ne compteront, si je comprends bien, que ceux qui verseront un dépôt permanent de 2.000 fr.

Or, camarade, me croirez-vous si je vous dis que je ne peux pas le faire actuellement ? J'ai 25 ans, je suis ancien intérimaire, titulaire depuis deux ans, je viens d'avoir un deuxième enfant. J'ai acheté l'imprimerie en janvier, je l'ai payée de ma poche — ne suis-je pas une « poire » ? — et je n'ai guère d'espoir d'être aidé à ce sujet.

Me croirez-vous si je vous dis que je me suis privé d'autre chose pour que mes gosses ne

considèrent plus l'école comme une corvée, pour essayer de vous suivre, lentement, sur la voie que vous avez tracée ?

Ma coop scolaire ? Dix élèves dans un village de cent habitants. Le fait d'avoir 4.000 francs en caisse représente pour nous une sorte de tour de force.

Les sacrifices ? Ils sont de chaque jour et nous les acceptons de notre mieux. Et maintenant ?...

2° Je m'apprêtais à commencer les échanges interscolaires, mais je suis refroidi par votre terme de journaux « squelettiques ». Comment le concilier avec vos encouragements précédemment donnés : « ... ne dites pas que vous imprimez peu ou mal : nous vous trouverons des correspondants semblables à vous... » ?

Nous sommes sans doute nombreux parmi les débutants à faire de notre mieux sans avoir des résultats étincelants.

Je me demande si nous oserons entamer la correspondance qui, seule, donne toute sa valeur à notre activité, après votre article.

Vous devez savoir quel encouragement, quelle aide et quelle étincelle de vie nous apporte votre Educateur au milieu de l'indifférence de si nombreux collègues — je n'ai pas entendu parler d'autres imprimeurs dans le canton — et avec quelle impatience nous l'attendons.

Ainsi, vous comprendrez sans doute comme il nous serait pénible d'être déjà — à peine entrés — mis en quelque sorte au rebut de cette C.E.L. à laquelle nous sommes tant attachés bien que ce soit sans tapage.

J'ai tenu à reproduire tout au long la lettre de notre camarade pour que les jeunes éducateurs considèrent cette publication comme un émouvant hommage à un si total dévouement. Et nous serions bien coupables, certes, de rabattre un tel dévouement après l'avoir suscité.

Nous voulons dire aux jeunes que notre décision est au contraire en leur faveur. Qu'on le veuille ou non, aucune coopérative ne peut fonctionner sans fonds de roulement. Ces fonds, ou bien nous devons les chercher ailleurs et nous tombons sous la coupe de l'entreprise capitaliste, avec ses avantages mais aussi ses inconvénients majeurs. Ou bien, chacun d'entre nous en fournit sa part. C'est le principe coopératif.

Par le système du coopérateur d'élite, nous vous permettons de profiter des avantages coopératifs avant même d'avoir versé les fonds. Vous ferez un nouvel effort dès que possible pour être coopérateur d'élite.

Même chose pour les échanges. Nous sommes devant cette réalité que élèves et maîtres veulent bien donner, mais qu'ils doivent recevoir aussi. Nous sommes dans l'obligation de constituer des équipes homogènes. C'est une condition vitale des échanges.

Mais voici ce que nous allons réaliser. Nous allons instituer le système du parrainage. Nous considérerons comme parrains possibles tous les

camarades qui éditent un beau journal scolaire et nous leur demanderons de parrainer un des adhérents nouveaux ou un des jeunes qui sont dans des conditions difficiles.

Que ceux qui sollicitent une école marraine nous le fassent connaître. Nous sommes persuadés que les bons imprimeurs acceptent ce petit sacrifice.

Que les jeunes nous écrivent. Nous ferons toujours l'impossible pour les aider.

\*\*

Réponse à Guillot (*Educateur*, nos 9-10, p. 211) : Le *Dictionnaire analogique*, de Maquet, peut être commandé chez Larousse (prix : 150 fr. il y a un ou deux ans).

Toutefois, je signale que je préfère de beaucoup le *Dictionnaire étymologique* de Clédat et le *Dictionnaire des synonymes* de Bailly. Ils peuvent même être mis entre les mains des élèves, à condition de ne pas leur demander d'étudier tous les mots d'une famille, ou tous les synonymes d'un mot. Ils se trouvent, le premier chez Hachette (je ne sais pas s'il est réédité), le deuxième chez Larousse (réédité en 1947).

J'ai aussi acheté le *Dictionnaire analogique* sur les conseils de Lentaigue qui, grâce à lui, « réussit le tour de force de faire une leçon de vocabulaire sans préparation sur le centre d'intérêt du jour ». J'avoue que, s'il donne les analogies (mots ayant un certain rapport de sens avec le mot-tête de paragraphe), on y trouve parfois difficilement la famille du mot ou les synonymes. Et surtout, il ne donne que des listes de mots ou expressions, sans aucune explication. Si le Clédat donne quelquefois des explications un peu trop linguistiques, il en est certaines que de grands élèves peuvent comprendre. Quant à celles de Bailly, elles ne sont ni plus, ni moins difficiles que celles de Larousse.

\*\*

## AGRAFEUSES

Réponse à une question (*Educ.*, n° 11, p. 235) :

On peut aussi répondre aux camarades qui n'ont pas d'agrafeuses qu'on peut agraffer son journal avec seulement des agrafes de cahier (à prendre sur de vieux cahier ou à acheter chez un quincaillier : ça se trouve parfois). Pour cela, pas besoin d'agrafeuse : un poinçon suffit. On rabat les agrafes avec le doigt.

BOISSEL (Ardèche).

---

Commandez le fichier Multi-  
plication - Division papier. 250 fr.  
Cartons pour collage, le cent 50 fr.

---